



En hommage à Jack Ralite, disparu le 12 novembre dernier, et pour signifier notre reconnaissance et saluer l'action de cet homme à la fois insatiable et antifataliste, nous vous invitons à lire son discours lors du 40<sup>e</sup> anniversaire du Théâtre 71. C'était le 27 janvier 2011, sur la scène, salle comble.

# Allocution de Jack Ralite

Chacune et chacun d'entre vous,

Je veux tout de suite dire le beau plaisir que j'ai d'avoir été associé à cette fête du théâtre à travers la soirée des 40 ans d'âge du Théâtre 71 de Malakoff.

Ce théâtre est né en 1971, d'une très profonde démarche à l'égard de la jeunesse et de la volonté mêlée d'un artiste Guy Kayat, habitant Malakoff, et du maire de Malakoff, Léo Figuères. Un artiste, un élu.

Disant cela, je pense à une lettre que m'écrivait le 7 septembre 1967 Jean Vilar à propos d'une initiative dont il m'avait chargé, qui s'était déroulée les 27 et 28 juillet de la même année à Avignon : Je le cite : « *Réunir, sinon unir le responsable politique élu par la collectivité et le responsable culturel, tel était le premier but de ces journées avignonnaises. Aussi étonnant que cela puisse paraître, oui cela ne s'était jamais fait. Oui, nous continuerons.* »

Malakoff était à l'heure et continue aujourd'hui, avec au cœur et en pensée ces quatre mots d'Aragon : « *Se souvenir de l'avenir.* »

Permettez-moi un autre fait phosphorescent. Le 12 février 1966 à Vitry-sur-Seine, se tint une journée d'étude sur « Les activités culturelles des municipalités communistes ». Le rapport d'ouverture était intitulé « S'exercer au plaisir de changer la réalité ».

C'est que la banlieue populaire changeait, comme en témoigne le journal *Le Monde* dans une enquête d'août 1964 : « *On le voit, la banlieue bouge. Ne se contentant pas d'attendre les promesses de l'Etat, les municipalités prennent le devant, construisent des théâtres, fondent des centres culturels, soutiennent des animateurs. Il n'est pas contestable que dans ce domaine, ce sont les communistes qui ont engagé l'action la plus spectaculaire et la plus efficace.* » Une petite carte accompagnait la fin de l'enquête. Sur les 25 communes de la banlieue parisienne indiquées comme ayant une activité culturelle intéressante, 17 étaient communistes.

Pour me limiter à Malakoff et à Aubervilliers, ces deux théâtres ont été construits sans un sou de l'Etat. Soyons totalement objectifs. Pour Malakoff, c'est totalement vrai. Pour Aubervilliers, non, puisque -c'était pourtant du temps de Malraux- le ministère de la Culture intervint sous la forme d'un prêt provisoire de 60 projecteurs et de 2 tables à repasser. Nous avons sursauté et sommes allés le lendemain au ministère, où le prêt provisoire est devenu prêt définitif. Je me souviens avoir commenté cette « avancée », vous entendez les guillemets : « *Chez moi comme chez mes voisins, les ampoules grillent.* »

Cette petite-grande anecdote montre à quel point la banlieue était oubliée. Nous étions les « communs de Paris » et rien de ce qui s'y fit ne tomba du ciel du pouvoir, mais s'épanouit par l'énergie de la population. C'est là que j'ai compris le sens du mot « Dignité ». On sous-estimait en haut lieu ces pensées fulgurantes de 1920 d'un immense psychologue Vygotski : « *L'homme est plein à chaque minute de possibilités non réalisées* » ; « *Les hommes et les femmes peuvent se retrouver une tête au-dessus d'eux-mêmes.* » Georges Canguilhem dirait : « *Je me porte bien dans la mesure où je me sens capable de porter la responsabilité de mes actes, de porter des choses à l'existence et de créer entre les choses des rapports qui ne leur viendraient pas sans moi.* » Pour être plus complet, Yves Clot, chercheur en Psychologie du travail au Conservatoire des Arts et Métiers (Cnam), a cette pensée lumineuse : « *Au travail, contrairement aux apparences, on ne vit pas dans un contexte, on cherche à créer du contexte.* »

Sans forfanterie aucune, mais avec un réel bonheur, la population de Malakoff avec ses artistes et ses élus, à l'époque, ont « décongelé » la situation et fait fructifier leur « pouvoir d'agir ». A réfléchir pour aujourd'hui, même si en ce temps-là, le ministère de la Culture corrigeant son impolitesse à l'égard de la banlieue nous donna, en tout cas à Aubervilliers, les crédits auxquels la Déclaration universelle des Droits de l'Homme de 1948 dans son article 1 nous autorisait à prétendre : « *Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit* ».

Les théâtres de banlieue, notamment des banlieues en friche de leur passé et de leur avenir, nous conduisaient à être pionniers. « *L'homme passe infiniment l'homme* », disait Pascal, et le Théâtre 71 a eu sa récompense digne quand l'immense Kantor est venu ici en 1972, Kayat lui donnant carte blanche, présenter la pièce de Witkiewicz, *Les cordonniers*. Le journal *Les Lettres françaises*, (n°10-16 mai), écrivait : « *Un visionnaire de l'histoire et de l'art.* » Je ressens vivement votre sentiment d'alors. C'est le même que nous avons ressenti à Aubervilliers quand le *Berliner Ensemble* est venu interpréter *Brotladen*, (*Le commerce de pain*), sur un souhait de Brecht à sa femme « La Weigel », au moment de son grand départ : « *Si tu vis en 1971, c'est le 100<sup>e</sup> anniversaire de la Commune, surtout va jouer à Paris.* »

Pour continuer notre amical duo, Théâtre de la Commune-Théâtre 71 : en 1966, Aragon est venu parler de ses créations littéraires dans le premier, et en 1972 analyser le surréalisme dans le second. Garran et Kayat s'aventuraient librement en haute mer.

Il est vrai que, dans ce travail, les théâtres des municipalités de la banlieue avaient à leur service un texte, élaboré en 1966 par le Comité central du Parti communiste français dans sa session d'Argenteuil marquée par la pensée d'Aragon, et promouvant la seule attitude qui vaille face à l'exigence de la création : la liberté.

C'est qu'elle était alors parfois mise en cause dans notre pays. Avec Argenteuil, le verrou sauta et la liberté balbutia et vite dépassa les « kystes mentaux », comme disait le Boulez italien, Luigi Nono. Vilar fustigeait ce qu'il appelait un « *mariage cruel* » ou « *cette sorte de "danse de mort"*. Ici, la liberté de création a toujours prévalu avec Kayat, puis Pierre Ascaride qui dirigea pendant 27 ans cette maison. Je veux l'en féliciter tout comme la maire-adjointe à la culture depuis 1983, Dominique Cordesse. Ils ont été des constructeurs précieux et résolus de la liberté de création.

Ils ont été aussi co-constructeurs du public de ce théâtre. On rappellera le théâtre à domicile ; le souhait que la base des spectateurs (« *les autres* », comme disait Pagnol) soit malakoffiote ; le conseil d'administration ouvert aux abonnés du théâtre, abonnés qui atteignirent 1 000, 1 200 personnes ; les ateliers scolaires ; la présentation de textes etc. etc.

Tout ce mouvement théâtral de banlieue appartient à la deuxième décentralisation théâtrale, la première concernant les régions qu'on appelait alors la province. Celle de banlieue épousa ce propos de Michel Vinaver : « *La décentralisation, c'est un esprit. L'esprit consiste à lier le plaisir du théâtre à quelque chose d'aventureux, aux confins du connu dans les matières comme dans les formes. Et, en même temps à être l'abreuvoir de tous (...) cette alliance de visées inconciliables le définit. Divertir et non moins dans le même temps déranger (...) oui, déranger, remuer, bousculer dans le même mouvement que plaire. (...) Me voici m'adressant à elle (la décentralisation notamment en banlieue) comme à une personne (...) eh bien je te souhaite décentralisation ma mie de préserver ton identité, liée à tes origines et aux ressources dont tu vis (...) Je souhaite que tu gardes ta différence ; que tu restes aventureuse et exploratrice prioritairement. Que tu ne cèdes pas à la tendance de tout mélanger à tout, pour que tout ait le goût de tout (...) Ne laisse pas se diluer ton génie particulier.* »

Parlant de Malakoff et des mairies à direction communiste, je ne veux pas laisser croire que rien ne se fit de beau ailleurs, car le mouvement de décentralisation fit tache d'encre comme sur un papier buvard et eut compagnonnage avec les ministères Malraux et Duhamel. C'est aussi le moment de la création de la Fédération Nationale des Centres Culturels Communaux, qui vient de fêter ses 50 ans et dont je salue le nouveau président, Philippe Laurent, maire de Sceaux où vit l'audacieux théâtre *Les Gémeaux*.

Allons, il me faut aller vers ma conclusion, mais le bonheur de parler des belles choses ne doit pas oblitérer qu'il en est de moins belles. Et c'est souvent ainsi aujourd'hui où les jours passent et tout ce qui avait été construit patiemment se fissure, se casse, va même jusqu'à disparaître. Le patrimoine dans sa diversité, le spectacle vivant dans son pluralisme sont en danger. Faute de crédits suffisants, faute de personnels, faute du bouquet de liberté qu'exige la création, faute de temps donné au traitement du témoignage du temps, faute de négociations, plus généralement de considération et de reconnaissance du travail humain, faute du respect des métiers, faute de transparence, faute d'organisation devenue trop petite pour ceux qui travaillent.

Comment ne pas voir ou entendre les malaises, qui se répandent chez ceux qui s'entêtent à travailler correctement et récusent la contrainte du ni fait ni à faire, les souffrances qui entament ceux à qui une partie de leurs activités est empêchée, les colères de la fonction publique culturelle et artistique dont les membres ne retrouvent plus leur métier dans ce qu'ils font sur toute la palette de leurs responsabilités.

La RGPP est devenue la grande tondeuse des services publics. Le président de la République se considère comme le grand éducateur et agit en covoiturage avec les grandes affaires et « *nous inflige des désirs qui nous affligent* ». Le ministère de la Culture renonce à être le grand intercesseur entre les artistes et les citoyens. Il répond de moins en moins quand on sonne à sa porte ; il a perdu son pouvoir d'illuminer. Les collectivités territoriales, dont leur grand rôle est devenu immense en culture et en art, voient leurs finances brutalisées par Bercy. Le travail, dans les grandes entreprises financiarisées et, dans la foulée, malheureusement, à l'intérieur des services publics, est tellement livré à la performance que les personnels se voient ôter leurs capacités de respiration et de symbolisation...

Tout cela n'est pas tolérable et donne l'impression qu'en haut lieu, beaucoup des hommes et des femmes de vos métiers sont traités comme s'ils étaient en trop dans la société.

Certes, et c'est à saluer profondément, vous êtes sous différentes formes mobilisés et vos actions atteignent les méfaits gouvernementaux. Mais, vous le savez mieux que quiconque, il faut aller bien au-delà, face au déferlement du grand retournement ultralibéral.

Il faut, et je ne considère que deux points :

1°) Trouver dans la réalité actuelle l'inscription de l'imaginaire et de la création, éléments décisifs dans le malaise du Monde.

2°) La politique actuelle chiffre obsessionnellement, elle compte autoritairement alors que les artistes et écrivains déchiffrent et content. Ne laissons pas exterminer cette singularité historique. Ne tolérons plus que l'esprit des affaires l'emporte sur les affaires de l'esprit.

Joë Bousquet a dit : « *Ce poète fait penser à quelqu'un qui chercherait un sentier dans la brousse : un sentier à frayer dont il n'existe que l'idée, dont aucun pas n'a encore fait espérer le tracé. Il a une vie singulière. Il passe une partie de son temps à supprimer les impossibilités* ».

J'ai un ami bosniaque, Predrag Matvejevic, et ne cesse de me répéter ceci de lui : « *Nous avons tous un héritage et nous devons le défendre, mais dans un même mouvement, nous devons nous en défendre. Autrement, nous aurions des retards d'avenir, nous serions inaccomplis.* » Un autre ami, Georges Balandier le dit autrement : « *Nous sommes dans l'obligation de civiliser les « nouveaux nouveaux mondes » issus de l'œuvre civilisatrice.* »

Il y a bien longtemps, au cours d'une journée d'étude sur la petite enfance, une institutrice lève le doigt et parle : « *Quand on est jeune parent, et qu'un enfant naît, fillette ou garçonnet, on lui achète bientôt des jouets en bois, par exemple un train, sa locomotive et ses wagons. L'enfant, en famille, semble apprendre facilement ces mots. Puis vient le temps de l'école et, un jour, la maîtresse demande au bambin d'écrire ces mots qu'il utilise si bien. L'enfant découvre alors que « train », 5 lettres, désigne un objet long et que « locomotive », 10 lettres, nomme un objet court* ». L'enfant est troublé, voire angoissé. L'institutrice d'ajouter : « *Je n'ai pas d'autre tâche que de prendre l'enfant par la main et de le faire accéder à l'arbitraire du signe.* »

Dans un théâtre, ce sont les mêmes démarches à promouvoir. Il n'y a pas d'autre chemin. Pierre-François Roussillon, avec toute votre équipe exigeante et généreuse, je vous sais à l'horloge exacte de la conscience.

Et vous, Madame le Maire, chère Catherine Margaté, qui sait pouvoir compter sur Marie-Hélène Amiable, députée très attachée à la culture, vous qui êtes en vaillance de toutes sortes dans le combat contre les issues fermées, merci chaleureusement d'accompagner fidèlement ce Théâtre 71 jamais achevé et cherchant toujours de nouveaux commencements.